

Psychanalyse hors case : un exercice politique

Laurie Laufer

▶ **To cite this version:**

Laurie Laufer. Psychanalyse hors case : un exercice politique. Cliniques méditerranéennes, 2010, L'imposture dans le siècle, 81, p.95-110. hal-01412356

HAL Id: hal-01412356
https://hal.science/hal-01412356

Submitted on 9 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurie Laufer

Psychanalyse hors case : un exercice politique

> « Je suis à peu près. Un homme à peu près, une vie à peu près, qui rêve d'un monde à peu près et d'une société à peu près. C'est d'ailleurs ce que l'on appelle une civilisation : une poursuite de l'à peu près. Et dès que l'on veut aller au-delà de l'à peu près, on est dans l'inhumain. Au-delà de l'à peu près, on est chez Hitler et chez Staline. Dès qu'on va au-delà de l'à peu près, on tombe dans tout ce qui est ennemi de l'homme. La seule chose qui n'est pas à peu près, c'est la mort. »
>
> Romain Gary, *Les clowns lyriques*[1].

Romain Gary/Émile Ajar s'est joué des identités et des postures d'écrivain. Il a détourné les conventions attendues d'un homme de lettres. Portant masques et figures multiples, il a détourné les codes et les normes, et c'est sans doute pour cette raison que d'aucuns se sont sentis investis du rôle de dévoiler ce qui était considéré par la doxa littéraire de l'époque comme une « imposture ». Cet écrivain aux multiples pseudonymes[2], se moquant des exactitudes, a refusé d'être assigné à une identité figée, fixée, sans ambiguïtés. Par cette position excentrée, voire excentrique, il s'opposait à ce que l'on peut considérer comme la marque d'une certaine modernité : l'aveu, la transparence et la catégorisation par des « listes ». Romain Gary n'appartenait à aucun genre littéraire défini, aucun parti ; son espace était celui de l'entre-deux. Il n'était pas sous la tutelle d'un « isme ». « Il faut trouver quelque chose qui ne soit pas *iste* », dit Lila à Ludo dans *Les cerfs-volants*[3], il faut trouver quelque chose qui échappe à toute réduction discursive : l'exactitude, le quantitatif, le chiffrable et donc l'assignable et le contrôlable.

Laurie Laufer, psychanalyste, maître de conférences, CRPM, université Paris 7 Denis-Diderot ; 40 rue du Banquier F-75013 Paris.

1. R. Gary (1979), *Les clowns lyriques*, Paris, Gallimard, 1999, p. 124.
2. Je renvoie ici à mon article : « L'éloge du masque ou de l'art de ruser avec la mort », *Les cahiers de L'Herne, Romain Gary*, sous la dir. de P. Audi, 2005, p. 38-53.
3. R. Gary (1980), *Les cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 2004, p. 118.

Romain Gary est inclassable : il est impossible, le concernant, de cocher des cases sur une liste de questions. Lorsque Gary/Ajar a été démasqué de cette part d'imaginaire, de cette ambiguïté, de cette « imposture », il a pris la fuite, par le suicide, préférant garder son masque, la seule identité possible à l'ère du chiffre, du comptable, de la statistique[4] et de l'authenticité imaginaire. Gary, comme tant d'autres, n'était pas un, mais multiple, pluriel – ce « singulier pluriel » dont parle Hannah Arendt et qu'il s'agit aujourd'hui, sous prétexte d'authenticité et de « dire vrai », de dépouiller, de démasquer, de démythifier. Sous le poids du chiffre et de la case à cocher, la poésie et « l'a peu près » ont retiré leur parole, le poète s'est tu : « la seule chose qui n'est pas à peu près, c'est la mort ».

Aujourd'hui, à l'ère des discours sur l'efficacité, la productivité quantifiée, la performance, la maîtrise de soi et l'authenticité d'un Moi cohérent supposé identifiable, comment résister ? C'est l'avènement manifeste de « l'homme quantitatif », selon l'expression de Jacques-Alain Miller ; c'est l'époque de la coche. Face à l'afflux des injonctions normatives sur les conduites de vie, sur les comportements bons ou mauvais, vrais ou faux, normaux ou anormaux, quels sentiers détournés prendre pour éviter d'être entraîné dans une massification désubjectivante et désidentifiante ? L'écueil, le « roc » pourrions-nous dire, est celui de la pensée binaire, dont les coches et les cases sont l'emblème paradigmatique. Ce binarisme (santé/maladie, subjectivité/social, privé/public, savoir/ignorance, apte/inapte, valide/invalide) a infiltré la pensée et l'épistémologie moderne. Le savoir s'inscrit dans le ou/ou, ni/ni soit/soit, rendant impossible toute pensée dialectique, créant des modes de vie et de pensée excluant ou incluant. Si l'on n'est pas dedans, on est dehors ; si l'on n'est pas pour, on est contre. Sous couvert d'« objectivité », ces technopsychologies, selon le mot de Robert Castel, ont des effets performatifs : elles font ce qu'elles mettent en place, tout en décontextualisant et dépolitisant le dispositif dont elles sont issues. Il s'agit actuellement de dépister, de diagnostiquer et donc de traiter des comportements dits « à risque » (risque suicidaire, dépendance toxicomaniaque, troubles obsessionnels, troubles d'hyperactivité, phobie sociale…, la liste, précisément, serait longue). Comme instruments de dépistage, il existe désormais des « questionnaires » qui évaluent, quantifient une conduite – un instrument dont l'influence va grandissant et auquel de nombreux médecins et psychologues se fient.

Comprendre comment peu à peu cette époque du questionnaire sondagier et de la coche, de la statistique et de l'épidémiologie, a jeté sa chape de plomb sur la parole singulière, tel devrait être l'enjeu, aujourd'hui, de la

4. Dans l'Antiquité, l'activité statistique consistait à recenser les populations et les ressources de l'État. Les statistiques sont une science d'État.

praxis psychologique et analytique. Car une praxis ne se réduit pas seulement à un acte, elle contribue à transformer les rapports sociaux. La passation d'un questionnaire, un entretien de psychothérapie ou une séance d'analyse ne sont pas seulement des pratiques dont il conviendrait d'acquérir la technique, mais des actes de transformation dont il faudrait penser la généalogie et l'archéologie. Une *praxis* est un acte politique. C'est dans ce sens que Georges Canguilhem écrit :

> « C'est donc très vulgairement que la philosophie pose à la psychologie la question : dites-moi à quoi vous tendez pour que je sache ce que vous êtes ? Mais le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme – une fois n'est pas coutume – d'un conseil d'orientation, et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le Conservatoire de quelques grands hommes, mais si on va en descendant, on se dirige sûrement vers la Préfecture de police[5]. »

L'avertissement de Georges Canguilhem est aujourd'hui encore, et peut-être davantage, d'actualité dans la mesure où il interroge non seulement les pratiques mais le champ d'application des psychologues, des psychothérapeutes, des psychiatres, des psychanalystes – des « psychos » comme dit Lacan dans *Télévision*[6]. S'interroger sur les *praxis*, c'est-à-dire sur les discours, champs et pratiques « psy » ressortit aujourd'hui du politique, dans le sens que Foucault a donné à ce terme, un rapport entre savoir et pouvoir, une tension et une mise en mouvement entre une production discursive et ses effets sociaux. Tout pouvoir produit sa pratique discursive et fabrique des effets de savoir qui renforcent les positions de pouvoir. Tout savoir n'est pas réductible à un pouvoir, il en est l'aimant : ils s'inscrivent tous deux dans le même champ magnétique. Un « psy » est-il un savant, un scientifique ou un préfet de police, un procureur ? « Le pouvoir peut avoir n'importe quel contenu, ce qui ne peut arriver c'est qu'il manque à sa place », écrit François Walh[7] : il s'agit donc de penser ses mutations et ses effets, ses fonctions et ses stratégies.

Comprendre à quels enjeux de pouvoir répondent les grilles et les questionnaires d'évaluation diagnostique permet de les inscrire dans un contexte politique et historique, de ne pas en être les dupes. La « police » des consciences, voire de l'inconscient, ne cesse pas de ne pas cesser. Elle appa-

5. G. Canguilhem (1958), « Qu'est-ce que la psychologie », dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 2002, p. 381.
6. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 25.
7. F. Walh, « Question de méthode », *La célibataire. Le pouvoir chez Lacan et Foucault*, 9, 2004, p. 7.

raît imaginairement nécessaire auprès de ceux qui « souffrent ». Parce que souffrir n'est pas conforme à la norme, une norme que l'on dit « naturelle ». Ainsi que l'écrit Chantal Thomas :

> « À réunir toutes ses forces pour refuser [la souffrance], à ne s'autoriser qu'à souffrir chichement, il se pourrait que, outre le fait de se vouer à une lutte perdue d'avance, on s'affaiblisse – émotivement, imaginairement, sensuellement – et devienne incapable de découvertes vitales[8]. »

Alors, souffrir est-ce si politiquement ou « sanitairement incorrect », selon l'expression de Roland Gori et Marie-José Del Volgo[9], au point qu'il faudrait par le truchement de questionnaires, d'entretiens psychothérapeutiques, de diagnostics psychiatriques, avouer non seulement sa souffrance, mais aussi de quelle *nature* elle est : timidité, lucidité, mélancolie, agitation, hyperactivité. Ces méthodes tendent à naturaliser les troubles et à les caser dans des catégories qui donnent un « genre » à la souffrance psychique.

Mais comment éviter la dénonciation qui contribue souvent à renforcer ce qu'elle critique ? Pointer les impostures parfois grotesques des techniques de questionnaires qui enferment le sujet interrogé dans la sphère de « l'homme comportemental » ne convaincrait ni ceux qui les trouvent ridicules déjà depuis longtemps, ni ceux qui, les pratiquant, sont convaincus de leur efficacité. Le risque serait de perpétuer un autre binarisme : *Le livre noir de la psychanalyse* versus *L'anti-livre noir de la psychanalyse*[10]. Comment aujourd'hui porter une critique efficace devant le flux de la technopsychologie ? Une étape incontournable a été d'analyser ce qui a contribué à cette marée montante, comme l'ont fait, chacun dans leur domaine, Michel Foucault, Robert Castel, Pierre Bourdieu, Cornélius Castoriadis et, plus récemment, Roland Gori, Élisabeth Roudinesco, Jacques-Alain Miller, Eric Fassin et d'autres encore[11]. Les effets de la biopolitique et du néolibéralisme ont été décryptés avec précision par Michel Foucault. Il a notamment analysé cette imposture clinique qui est soutenue par une politique de l'aveu et de l'enfermement auto-assigné. *L'Homo œconomicus*, comme constitution de

---

8. C. Thomas (2004), *Souffrir*, Paris, Rivage, petite bibliothèque, 2006, p. 25.
9. « Ces dérives proviennent de cette logique du *sanitairement correct* qui fait de la psychopathologie une branche de l'hygiène publique dont la psychiatrie est issue » (Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *Exilés de l'intime*, Paris, Denoël, 2008, p. 81).
10. C. Mayer et J. Cottrau (dir.), *Le livre noir de la psychanalyse*, Paris, Les Arènes, 2005 ; J.-A. Miller (dir.), *L'anti-livre noir de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2006.
11. Je renvoie notamment à : M. Foucault, *Naissance de la biopolitique, Cours au collège de France 1978-1979*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 2004 ; *Le pouvoir psychiatrique, Cours au collège de France 1973-1974*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 2003 ; R. Castel, *Le psychanalysme*, Paris, Maspéro, 1973 ; *La gestion des risques*, Paris, Éditions de minuit, 1981 ; C. Castoriadis, *La montée de l'insignifiance*, Paris, Le Seuil, 1996 ; R. Gori et M.-J. Del Volgo, *La santé totalitaire*, Paris, Denoël, 1996 ; E. Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1999.

« l'homme-entreprise[12] » de soi, qu'il met en perspective dans son séminaire, a donné et donne encore à penser. Sans doute faudrait-il percevoir aujourd'hui quels ont été les points aveugles de la psychanalyse elle-même, face à la haine dont elle a été et reste encore l'objet.

L'ÈRE DE LA COCHE

Certaines pratiques diagnostiques, auxquelles on recourt de plus en plus dans les institutions hospitalières et cliniques, tentent d'opérer des dépistages de la dépression par le truchement de questionnaires dont le dispositif a été pensé par le DSM[13], notamment. Le sujet est assigné à la place de celui qui doit cocher, qui ne peut choisir qu'entre un oui ou un non. Ici pas d'extériorité et d'intériorité qui se rejoignent en un même point. Par conséquent, s'il n'y a pas d'extériorité, se constitue une norme à laquelle, de façon autodomestiquée, il s'agit de correspondre. Le règne de « la coche » du questionnaire établit des cases et des listes. La question, ainsi posée, est parole de norme et non principe de Loi. Selon ceux qui ont créé ce dispositif[14], le résultat de cette démarche ne peut être qu'objectif puisque « athéorique ».

Il me paraît urgent d'insister sur la nécessité d'interroger ces pratiques cliniques actuelles. Ce dispositif est politique et si la psychanalyse, qui va, bien sûr, à l'encontre de ces démarches comportementales (les TCC, techniques cognitivo-comportementales) s'était elle-même penchée sur son dispositif politique, sans doute serait-on moins sur un terrain qui feint l'apolitisme pour devenir une pastorale de bon ton, un dogme normatif habillé dans les habits nobles d'un discours « hors discours ». Ainsi que le dit Lacan, il n'y a pas de réalité prédiscursive : toute réalité est ancrée dans un certain discours, est prise dans les rets qui articulent à la fois des mouvements identificatoires

12. « L'*homo œconomicus* qu'on veut reconstituer, ce n'est pas l'homme de l'échange, ce n'est pas l'homme consommateur, c'est l'homme de l'entreprise et de la production… C'est cette démultiplication de la forme "entreprise" qui constitue, je crois, l'enjeu de la politique néolibérale. Il s'agit de faire du marché, de la concurrence et par conséquent de l'entreprise, ce qu'on pourrait appeler la puissance informante de la société » (M. Foucault, *Naissance de la biopolitique, op. cit.*, p. 152-154).

13. DSM : *The Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* a été publié par l'Association américaine de psychiatrie en 1994. Il s'agit de la 4e version du DSM.

14. Je renvoie ici à la lecture de l'ouvrage de Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Rivages poche, Petite Bibliothèque, 2007. L'auteur emprunte le concept à Foucault. Les dispositifs sont ces « appareils » qui ne prennent effet que parce qu'ils sont associés à tout un environnement technique, mais aussi institutionnel, juridique, réglementaire, d'organisation du savoir, de discours, policier ou militaire. les dispositifs d'aujourd'hui ne sont pas porteurs de subjectivité, mais de désubjectivation. Selon Agamben, les dispositifs technicisent et parcellisent les rapports sociaux. Les dispositifs se sont considérablement multipliés. Ils ont tellement envahi chaque instant de la vie qu'ils font de leurs consommateurs de purs agents d'une économie et non plus des acteurs politiques.

structuraux et des effets de normes. En d'autres termes, est-il possible de penser l'articulation entre le sujet de l'inconscient et le sujet politique, plutôt que de les exclure mutuellement ?

> « Toute l'horreur de ma situation vient du fait que je suis frappé de lucidité. N'importe quel connard de psychiatre vous dira que la lucidité est un symptôme particulièrement fréquent chez les grands dépressionnaires[15]. »

Comment Romain Gary aurait-il répondu aux questions sur la dépression proposées par le Mini International Neuropsychiatric Interview[16] ?

Au cours du mois écoulé, avez-vous :		
C1. Pensé qu'il vaudrait mieux que vous soyez mort(e), ou souhaité être mort(e) ?	NON	OUI
C2. Voulu vous faire du mal ?	NON	OUI
C3. Pensé à vous suicider ?	NON	OUI
C4. Établi la façon dont vous pourriez vous suicider ?	NON	OUI
C5. Fait une tentative de suicide ?	NON	OUI
Au cours de votre vie		
C6. Avez-vous fait une tentative de suicide ?	NON	OUI

Y a-t-il au moins un oui ci-dessus ?
Si oui spécifier le niveau de risque suicidaire comme ci-dessous :
Risque suicidaire actuel :
- Léger C1 ou C2 ou C6
- Moyen C3 ou (C2+C6)
- Élevé C4 ou C5 ou (C3+C6)

La démarche prêterait à rire si elle n'était pas largement diffusée et utilisée comme outil diagnostique dans toutes sortes d'institutions médicales, psychologiques et psychopédagogiques. Nous voyons donc que le risque suicidaire s'évalue lorsqu'on demande au sujet s'il y a un risque suicidaire. Belle tautologie que certains proclament scientifique. Mais comme on peut le lire dans la présentation qui en est faite sur le site web : « Son principal avantage réside dans le fait qu'il est pratique et que la durée de passation est plus courte. » Le clinicien est donc assuré d'une bonne rentabilité du

15. R. Gary, É. Ajar (1976), *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 2004, p. 47.
16. Je renvoie ici à la lecture de l'ensemble du questionnaire Mini International Neuropsychiatric Interview (MINI). Il comporte plusieurs rubriques qui proposent une évaluation pour établir un diagnostic quant aux risques de suicide, à la dépendance à l'alcool, aux troubles hyperactifs, etc. La rubrique sur le suicide est emblématique du dispositif tautologique de la démarche.

temps consacré. Il reste le maître de l'entretien. Comme l'écrit Jacques-Alain Miller :

> « Cette maîtrise de la jouissance par le savoir est incarnée dans tous ces questionnaires de santé mentale. Il ne s'agit que de ça : maîtriser les émois, les émotions, la singularité de l'expérience, par un petit appareil de savoir ultra-réduit, et dont le produit est de vous transformer en homme sans qualités, en homme quantitatif[17]. »

La pratique du questionnaire annule toute singularité, destitue le sujet de ce qu'il a d'unique ; elle oblige à dire. Roland Barthes, dans sa leçon inaugurale au Collège de France[18], écrivait que « la langue est fasciste » : le fascisme n'est pas l'empêchement de dire, c'est l'obligation de dire. Cet impératif incorporé fait croire que notre parole exprime notre singularité alors qu'elle est effets et traces d'une aliénation et d'un assujettissement à des discours officiels et institués. Le sujet incorpore une parole qui n'est pas la sienne, mais qui paradoxalement et par le truchement de ces dispositifs évaluatifs et diagnostiques lui fait entendre par message inversé qu'il s'agit là de sa propre parole. Cette servitude au discours de l'autre est la victoire des « petits appareils de savoir » en place : la vraie domestication passe par l'autodomestication, l'auto-assujettissement. S'il y a résistance, ce sera toujours dans le sens de la confirmation du pouvoir en place, comme l'analyse Jacques-Alain Miller : « S'il déchire la feuille, ne répond pas, il sera dans le pourcentage des réfractaires. Il y a là quelque chose qui n'a pas d'extérieur[19]. »

Le psychothérapeute enjoint le sujet d'exprimer un affect et, par le fait même de répondre, ce dernier devient bon récepteur de ce message. Le questionnaire établit un équivalent entre le langage du sujet et un signe générique. Marie-Claude Thomas, au sujet des travaux de John Bowlby sur l'attachement, pointe la collusion entre le behaviorisme et la psychanalyse :

> « Toutes les méthodes en éthologie humaine ont un point commun : le comportement de l'enfant comme réponses aux stimulations de son environnement social et psychique. Ce couple stimulus-réponse, forme typique du behaviorisme ou "théorie S-R", en se diluant peu à peu en une "conception stimulus-réponse", est devenu une référence épistémologique largement répandue parmi les psychanalystes […].

17. J.-A. Miller, « L'ère de l'homme sans qualités », *La cause freudienne. Politique psy*, 57, 2004, p. 95.
18. R. Barthes (1977), *Leçon*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 14.
19. J.-A. Miller, *op. cit.*, p. 91.

Ce schéma s'appuie sur un postulat de base de type réflexe – au stimulus *image-de-la-mère* répond l'*attachement* selon la thèse innéiste de Bowlby – et va donner lieu à un classique montage expérimental.

Il y a :

A) *les variations du stimulus :* a) quel est l'objet de la perte ? Le sein, la mère, l'image de la mère, son amour ? (débat avec M. Klein, Winnicott, Fairbairn…) ; b) quel est l'âge où le stimulus est efficace ? avant/après 6 mois ou bien avant/après le complexe d'Œdipe (débat avec R. Spitz, A. Freud, Abraham…) ;

B) *les variations de la réponse :* a) y a-t-il ou non deuil chez l'enfant ? D'où les études comparatives avec les réponses observées 1° chez les espèces animales, 2° chez les enfants de culture primitive, 3° chez les adultes endeuillés ; b) y a-t-il une durée repérable de la réaction ? Pendant combien de jours, de semaines, d'années les enfants présentent-ils la réaction de deuil ? *et caetera*[20]. »

Les méthodes cognitives tendent à court-circuiter le temps pour comprendre et à placer un effet en réponse à une cause : « Vous êtes triste parce que vous êtes en deuil. » Il y a une corrélation fixe et unique des réponses à la réalité exposée. Or, dans un langage, les signes n'ont de sens que dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux : lorsque la parole est prise dans un codage stimulus/réponse ou cause/effet, elle n'accède pas à sa valeur significative. Si la personne est triste, c'est peut-être aussi parce que socialement il est convenu d'être triste lorsqu'on est en deuil, ou que cette personne est délaissée par la communauté des siens et que la tristesse est l'après-coup d'une situation qui serait naturalisée (il est « naturel » d'être triste lorsqu'on est en deuil).

Comment penser alors que la passation d'un tel questionnaire n'est pas ancrée dans un acte social, dans un dispositif de parole qui tient lui-même sur un rapport de savoir/pouvoir ? La position de pouvoir est ici installée par l'intention du questionneur. L'intention génère la transaction. L'autre est d'emblée mis à la place de l'*homo criminalis*, comme le dit Foucault ; il est déjà soupçonné d'être malade, fou, criminel, anormal.

20. M.-C. Thomas, « À propos de John Bowlby », *Littoral, Deuil d'enfant*, hors série, Paris, EPEL, 1995, p. 103.

DE L'ACTE DE LANGAGE À L'ACTE POLITIQUE

Le sujet qui parle est représenté par une chaîne signifiante qui le place entre deux signifiants. Le sujet qui dit « je » est déjà un effet de ce qu'il dit. Aussi est-ce dans cette articulation entre l'énonciation et l'énoncé que le sujet prend une place qui le déloge de ce qu'il dit. Parler n'est jamais qu'« à peu près » : la parole du sujet est prise dans et par des conventions sociales, des identifications inconscientes, des mimétismes de tous ordres.

Le langage est une puissance d'agir[21], il est considéré comme un acte qui a des conséquences. Une des formes les plus manifestes est celle de la performativité : les actes de langage illocutoires sont des actes qui en disant quelque chose le font, les actes perlocutoires sont des actes qui produisent certains effets. Cette analyse des effets du langage par John L. Austin[22] a été commentée par Judith Butler :

> « Le sujet d'Austin parle selon des conventions, autrement dit il parle d'une voix qui n'est jamais tout à fait singulière. Le sujet invoque une formule et cela n'implique pas qu'il réfléchisse au caractère conventionnel de ce qu'il dit. La dimension rituelle de la convention implique que le moment de l'énonciation est informé par des moments antérieurs et, bien sûr, postérieurs qui sont occultés par le moment lui-même. Qui parle quand une convention parle ? À quel moment la convention parle-t-elle ? En un sens, la convention est un ensemble de voix hérité, l'écho d'autres voix qui parlent lorsqu'on dit "je"[23]. »

Tout dispositif qui évacue et occulte les effets conventionnels de cette énonciation, décontextualise et de ce fait dépolitique tout acte de parole. Il devient obligation de dire. Par son système totalitaire, le discours de la maîtrise tente d'exclure le sujet de sa propre parole, du savoir sur sa parole. Comme le dit Lacan : « Un vrai maître ne désire rien savoir du tout, il désire que ça marche[24]. »

Le dispositif d'interlocution est un acte politique en cela qu'il met deux sujets dans un acte de langage inscrit dans une histoire. Le sujet est assujetti au langage qu'il énonce puisqu'il lui échappe, mais l'assujettissement à la position de l'autre est d'un autre ordre, il ne permet pas au sujet d'être « averti » de son propre assujettissement, d'en être l'analysant. L'assujettisse-

---

21. Je me réfère ici au livre de Judith Butler (1997), *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, Amsterdam, 2004.
22. Voir J. Langshaw Austin (1962), *Quand dire c'est faire*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1970.
23. J. Butler, *op. cit*., p. 56.
24. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII (1969-1970), *L'envers de la psychanalyse,* Paris, Le Seuil, 1991, p. 24.

ment désaliéné est celui qui permet au sujet de se rendre compte de sa propre division et, par conséquent, de faire l'expérience de la réflexivité.

Que se passe-t-il dans la passation d'un questionnaire ? Il y a un acte d'interpellation qui assigne le sujet à une place qu'il n'a pas et celui qui interpelle par la question agit sur le sujet qui doit répondre. Considérer uniquement l'énoncé dans un dispositif clinique, c'est-à-dire exclusivement déconnecté de son dispositif d'énonciation, est une forme de déni du rapport de pouvoir qui s'engage entre les personnes en présence. Le dispositif permet de mettre en acte le dispositif lui-même à partir d'une tactique d'intimidation et de domination. Telle est la performativité de cet appareillage : se légitimer lui-même.

Entre la résonance tragique du sujet qui ne peut se concevoir sans aliénation, sans assujettissement au langage lui-même, qui ne peut échapper à l'autre (« que me veut l'Autre ? ») et le regard critique qui rend nécessaire toute déconstruction de cet assujettissement, l'acte analytique peut-il trouver une place ? C'est à la croisée de ce *tragique* et de cette *critique* qu'une politique de la subjectivité peut être possible. Entre la logique du « parlêtre » et le « performatif » des dispositifs institutionnels, la position « excentrique » de la psychanalyse, si elle est entendue dans cette tension, peut avoir des effets sur l'histoire du sujet. Histoire qui est faite d'identifications et de désidentifications, de fantasmes et d'assujettissement. « Je » est configuré par l'autre avant que « je » ne dispose de lui-même. L'agent du discours énonce une vérité qui le barre de lui-même et, lorsqu'il s'adresse à quelqu'un, les effets de son discours produisent autre chose que ce qu'il attend, que ce qui est entendu. L'épreuve de réflexivité consiste à entendre les configurations qui ont concouru à cette « disposition », à entrevoir les biais qui font que « je » parle. L'exercice est à entendre ici, non pas comme libération de soi, ce qui fait entendre « l'homme-entreprise » que Foucault dénonce, mais production de soi, transformation de soi, historicisation en somme. En ce sens la subjectivation est le mouvement même qui contribue à déplacer sans cesse les lignes fixes et figées d'une identité subjective, à démonter patiemment « l'entreprise-de-soi », à créer de l'instable dans le stable, de l'opaque dans le transparent, de l'artificiel dans le supposé authentique.

> « Un homme qui est "bien dans sa peau" est ou bien un inconscient ou bien un salaud. Personne n'est dans sa peau sans être aussi dans la peau des autres et cela devrait tout de même poser quelques problèmes, non[25] ? »

25. R. Gary (1974), *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1999, p. 202.

S'engager dans ces instabilités, dans ces questions ouvertes, telle est la gageure de l'exercice analytique aujourd'hui.

L'APOLITISME DE LA PSYCHANALYSE ?

La psychanalyse, en tant que méthode, théorie et pratique, peut-elle se passer de sa propre réflexivité ? Si tel était le cas, elle s'exposerait sans aucun doute à ce que Robert Castel avait déjà dénoncé en son temps, un « psychanalysme » totalitaire et dogmatique. En effet, qu'est-ce qu'un dispositif qui ne met pas en perspective son propre mode de fabrication, ses propres conditions d'apparition et de possibilités ? Qu'est-ce qu'un discours qui ne se confronte pas à ce qu'il a voulu oublier de lui-même ou exclure de lui-même ? Le dispositif de pouvoir reviendrait-il comme refoulé de la psychanalyse ?

Dans la pratique théorique de la mathématique, la *consistance* se définit par la capacité qu'a son discours de déterminer les règles de sa production, c'est-à-dire sans contradiction entre ses énoncés. Peut-on dire d'un dispositif discursif qui laisse comme point aveugle les conditions de son apparition et de ses productions qu'il est « consistant » ? C'est dans cette perspective que nous pourrions dire que les TCC ne s'opposent pas à la psychanalyse, et les dénoncer renforcerait le glissement anthropologique d'où elles sont issues. Le silence de la psychanalyse sur ses propres conditions de production et sur son inscription historique a sans doute permis l'excroissance de ces « technopsychologies ». Les TCC sont subordonnées, historiquement et épistémologiquement à la psychanalyse (Freud avait bien vu que l'exportation de la psychanalyse aux États-Unis allait la moudre dans l'egopsychologie américaine), et fonctionnent comme retour d'un refoulé non analysé : un certain rapport au savoir et au pouvoir. Tout se passe comme si la psychanalyse postfreudienne s'était laissé emporter par ce que Foucault nomme « le gommage anthropologique[26] », l'effacement des conditions de possibilités historiques et politiques de sa *praxis*. La psychanalyse, comme méthode et comme pratique, a laissé la place à l'apparition d'une pratique de psychologie biographique et individuelle, essentialisant et naturalisant les comportements dits à risque ou asociaux. Le freudisme après Freud a été ramené à la psychologie « individuelle » par les nouveaux paradigmes anthropologiques du primat de l'individu. Cet effacement est concomitant à l'apparition de la fiction sociale néolibérale de « l'individu-entreprise ».

26. M. Foucault, *Naissance de la biopolitique, op. cit*.

Pourtant les avertissements étaient nombreux : de Freud[27] et de Lacan[28] eux-mêmes, trop bien placés pour ne pas s'apercevoir de la place de maîtres qu'ils occupaient, pris dans une tension, peut-être indépassable, entre le retrait et la maîtrise, entre un transfert théorique et une disparition éthique. Être à la marge, devenir des exclus, des parias, telle était sans doute une position qu'ils espéraient pour ne pas être « iconifiés », puis dévorés par les fils de la horde comme le père de *Totem et tabou*.

La psychanalyse a une histoire et a produit une histoire, mais, comme l'écrit Michel de Certeau :

> « Là où la psychanalyse "oublie" sa propre historicité, c'est-à-dire son rapport interne à des conflits de pouvoir et de place, elle devient ou un mécanisme de pulsions, ou un dogmatisme du discours, ou une gnose de symboles[29]. »

De Certeau propose une « repolitisation[30] » des pratiques et des discours institués : repolitisation à l'intérieur de la psychanalyse elle-même et repolitisation de la psychanalyse au regard de l'histoire dans laquelle elle s'inscrit et qui la transforme. En d'autres termes, la « neutralité » d'une *praxis* est

---

27. Dans *Psychanalyse des foules et analyse du Moi*, Freud écrit : « L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale, ou la psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses motions pulsionnelles, mais ce faisant, elle n'est que rarement en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié » (*Essais de psychanalyse* (1921), Petite bibliothèque Payot, trad. fr., 1981 p. 123-124).

28. Dans *Télévision*, Jacques Lacan écrit : « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse. Il vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité ». Il ajoute : « La Société – dite internationale, bien que ce soit un peu fictif, l'affaire s'étant longtemps réduite à être familiale –, je l'ai connue encore aux mains de la descendance directe et adoptive de Freud : si j'osais – mais je préviens qu'ici je suis juge et partie, donc partisan –, je dirais que c'est actuellement une société d'assistance mutuelle contre le discours analytique. La SAMCDA. Sacrée SAMCDA ! Ils ne veulent donc rien savoir du discours qui les conditionne. Mais ça ne les exclut pas : bien loin de là, puisqu'ils fonctionnent comme analystes, ce qui veut dire qu'il y a des gens qui s'analysent avec eux. À ce discours donc, ils satisfont, même si certains de ses effets sont par eux méconnus » (*op. cit.*, p. 27).

29. M. de Certeau (1986), *Histoire et psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1987, p. 98.

30. M. de Certeau, *ibid.*, p. 75 : « Nos sciences sont nées avec le geste historique "moderne" qui a dépolitisé la recherche en instaurant des champs "désintéressés" et "neutres", soutenus par des institutions scientifiques. Ce geste continue bien souvent à organiser l'idéologie qu'affichent certains milieux scientifiques. Mais le développement de ce que ce geste a rendu possible en a inversé la portée. […]. Il faut donc aujourd'hui "repolitiser" les sciences, j'entends par là : réarticuler leur appareil technique sur les champs de forces à l'intérieur et en fonction desquels il produit des opérations et des discours. »

un point aveugle qui peut produire l'inconsistance d'une pratique et d'une théorie. N'être dupe ni du discours qu'il tient, ni du discours qui le tient, tel est le travail d'analyse transférentielle du clinicien vis-à-vis de son propre savoir. La pensée critique et éthique est sans doute de s'expliquer avec soi-même : d'où vient le discours que je tiens et qui me tient ? L'analyste est sujet-supposé savoir sur le transfert, transfert avec l'analysant, transfert avec la théorie. La relation de pouvoir transférentielle joue dans tous les sens. Le « psy » devrait-il faire l'économie de cette désaliénation à son propre discours, à sa propre place ? L'acte analytique hors son dispositif qui est de tenir du transfert ne peut pas ne pas s'interroger sur sa propre place politique.

Au regard de l'analyse de ces dispositifs et de ces discours, il me semble que l'athéorie de la conception du DSM[31] réponde à la position apolitique de la psychanalyse. Comme le rapporte Christopher Lane[32], « le DSM III devait être athéorique ; en d'autres termes, il devait se contenter d'énumérer les symptômes de chaque maladie pour afficher son agnosticisme envers les causes probables » et l'auteur de citer Robert Spitzer, psychiatre qui est à l'origine de la révision du manuel : « Je ne veux pas entrer dans le débat étiologique, *je suis pour ma part totalement neutre*[33]. » Les procédures techniques des experts se donnent comme neutres, a-idéologiques, donc comme non discutables. Ainsi se construit le discours du maître, non discutable, parce que fermé sur et par un savoir. De ce fait, cette « neutralité » rend la pratique « neutralisante », ainsi que l'écrit Robert Castel :

> « En situation duelle, le contrat constitutif de la relation analytique impose ses conventions en invalidant le système des forces sociales dans lequel la psychanalyse s'inscrit. Mais il le reproduit dans son dispositif. La neutralité analytique est neutralisation de ce qui, socialement et politiquement, n'est jamais neutre. C'est pourquoi elle est neutralisante[34]. »

Les supposées athéorie et neutralité du DSM renvoient donc aux supposés apolitisme et neutralité de la psychanalyse. L'athéorisme psychiatrique et l'apolitisme psychanalytique marchent, paradoxalement, sur *le même chemin* imaginaire et idéalisé de leur propre production de savoir. Les fondements

---

31. Pour une analyse dépliée des implications épistémologiques et politiques du DSM, je renvoie à la troisième partie du livre de R. Gori et M.-J. Del Volgo *Exilés de l'intime*, *op. cit.*, « De la psychopathologie à la santé mentale » (p. 215-272), ainsi qu'au livre de C. Lane (2007), *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*, trad. fr., Paris, Flammarion, 2009.
32. C. Lane, *op. cit.*, p. 90.
33. Voir l'article de E. Roudinesco, dans l'édition du journal *Le Monde* du 6 mars 2009 qui commente le livre de Christopher Lane.
34. R. Castel, *Le psychanalysme, op. cit.*, p. 40-41.

épistémologiques de l'athéorisme et de l'apolitisme sont *l'envers et l'avers d'une même position idéalisée et naturalisante de « neutralité »*.

L'histoire produit ses propres scories, ses propres apories, ses propres molécules inassimilables ; elle crée du variable, du construit et donc du destructible. Il conviendrait aujourd'hui de revenir à ce qui a construit la psychanalyse, non pas pour la détruire mais pour la nourrir de l'histoire dont elle est issue, dont elle est l'héritière. Faire d'un savoir une évidence l'expose à sa fixité, à sa « fixion » imaginaire. Tout se passe comme si le psychiatre utilisant le DSM et le psychanalyste utilisant « l'or » du dispositif s'excluaient du discours et du dispositif qu'ils mettent en place. Ce surplomb participe, à n'en pas douter, du discours du maître.

*
* *

Cette repolitisation espérée de la *praxis* analytique requiert aussi un exercice de désidéalisation à la fois de sa propre place et de la théorie elle-même. C'est en ce sens que Lacan dans le séminaire sur *Le transfert*, lors de la séance qui s'intitule « L'analyste et son deuil[35] », peut dire :

> « À propos de n'importe qui vous pouvez faire l'expérience de savoir jusqu'où vous oserez aller en interrogeant un être, au risque pour vous-même, de disparaître. »

La position de l'analyste est dans ce jeu de disparition, de contingence, de possibilité d'effacement – qui n'est pas une prescription comportementale mais une position éthique et critique sur sa propre position.

> « Il s'agit de ce qui est au cœur de la réponse que l'analyste doit donner pour satisfaire au pouvoir du transfert. Cette position je la distingue en disant qu'à la place même qui est la sienne, l'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste […]. À divers titres et sous diverses rubriques, on peut bien sûr formuler à propos de l'analyste quelque chose qui soit de l'ordre de l'idéal. Il y a des qualifications de l'analyste, et c'est déjà assez pour constituer un noyau de cet ordre. L'analyste ne doit pas être tout à fait ignorant d'un certain nombre de choses, c'est certain. Mais ce n'est point là ce qui entre en jeu dans sa position essentielle. Certes, ici s'ouvre l'ambiguïté du mot *savoir*[36]. »

35. J. Lacan, Le Séminaire, Livre VIII (1900-1901), *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 451.
36. J. Lacan, *ibid*., p. 452.

La psychanalyse, comme pratique et discours, devrait pouvoir être « pariasitaire », selon l'expression de Jean Allouch[37]. Se tenir sur un point de fuite, brouillant et parasitant les discours officiels et institués et ne se laissant pas prendre par des idéaux discursifs qui servent quelques causes qui soient, fussent-elles nobles. La position inassignable du paria (dedans/dehors) est d'être à la marge de ce qui le constitue et de ne pas en être le dupe. C'est la position du « hors-caste », ainsi que l'indique l'étymologie :

> « *Paria* : nom masculin emprunté par l'intermédiaire du portugais paria en tamoul parayan proprement "joueur de tambour". Le mot a pris le sens de "personne appartenant à la dernière caste" probablement par une confusion due aux Européens avec un autre mot tamoul, pulliyar. On a aussi évoqué une évolution de sens interne pour parayan, le joueur de tambour étant considéré comme impur parce qu'il accompagnait les morts dans les cortèges funèbres ; mais les hors-castes pratiquaient en général d'autres professions liées à la souillure[38]. »

Joueur de tambour, saltimbanque accompagnant les cortèges funèbres, cette figure de l'exclu, de l'intouchable, de l'inassignable, déjoue les conventions et les normes en place, tente de défaire les discours établis pour ne pas s'y assujettir, mais n'est pas dupe de ce qui le tient. En somme ce qui tient le paria, ce « hors-caste », c'est l'ironie sur son savoir.

BIBLIOGRAPHIE

AUSTIN, J.-L. 1962. *Quand dire c'est faire*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1970.

BUTLER, J. 1997. *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, trad. fr., Paris, Éditions Amsterdam, 2004.

CANGUILHEM, G. 1958. « Qu'est-ce que la psychologie », dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 2002, p. 365-381.

CASTEL, R. 1973. *Le psychanalysme*, Paris, Maspéro.

CASTEL, R. 1981. *La gestion des risques*, Paris, Éditions de Minuit.

DE CERTEAU, M. 1986. *Histoire et psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1987.

FOUCAULT, M. 2003. *Le pouvoir psychiatrique*, Cours au collège de France 1973-1974, Paris, Gallimard, Le Seuil.

FOUCAULT, M. 2004. *Naissance de la biopolitique*, Cours au collège de France 1978-1979, Paris, Gallimard, Le Seuil.

FREUD, S. 1921. « Psychanalyse des foules et analyse du Moi », dans *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, trad. fr., 1981, p. 119-217.

GORI, R. ; DEL VOLGO, M-J. 2005. *La santé totalitaire*, Paris, Denoël.

37. J. Allouch, « Cet innommable qui ainsi se présente », *Revue Descartes*, *Queer : repenser les identités*, 40, 2003, p. 98.

38. A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998.

GORI, R. ; DEL VOLGO, M.-J. 2008. *Exilés de l'intime*, Paris, Denoël.
LACAN, J. 1974. *Télévision*, Paris, Le Seuil.
LANE, C. 2007. *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*, trad. fr., Paris, Flammarion, 2009.
MILLER, J.-A. 2004. « L'ère de l'homme sans qualités », *La cause freudienne*, *Politique Psy*, 57, p. 73-97.

Résumé
Face à l'afflux des injonctions normatives sur les conduites de vie, sur les comportements normaux ou anormaux évalués par des batteries de questionnaires « techno-psychologiques », quels sentiers détournés prendre pour éviter d'être entraîné dans une massification désubjectivante ? Le signifiant « psy » est aujourd'hui et sans doute de façon urgente à faire résonner différemment : il est à déconstruire pour éviter de tomber dans les impostures normatives. S'interroger sur les *praxis*, sur les discours, les champs et les pratiques « psy », relève du politique. La psychanalyse, en tant que méthode, théorie et pratique, pourrait-elle se passer de sa propre réflexivité ?

Mots-clés
Historicisme, politique, praxis, psychanalyse, techno-psychologie.

NO ITEM FOR PSYCHOANALYSIS : A POLITICAL STUDY

Summary
Faced with the many normative injunctions on how to live a life, where normal or abnormal behaviours are defined by « techno-psychological » questionnaires, what diversions can be taken to avoid being taken along with mass alienation ? The signifier « *psy* » needs today, and no doubt urgently, to resound differently : it needs to be deconstructed to avoid falling prey itself to normative impostures. Investigation of the various praxis, discourses, fields and methods associated with « *psy* » reveals its political nature. Can psychoanalysis as method, theory and practice get beyond its own reflexivity ?

Keywords
Historicism, politics, praxis, psychoanalysis, techno-psychology.